
International Review of Community Development Revue internationale d'action communautaire



Michel Jurdant, *Le Défi écologiste*, Montréal, Éditions Boréal Express, 1984, 428 p.

Michel Gariépy

Number 13 (53), Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034553ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034553ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)

2369-6400 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gariépy, M. (1985). Review of [Michel Jurdant, *Le Défi écologiste*, Montréal, Éditions Boréal Express, 1984, 428 p.] *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (13), 190–192.
<https://doi.org/10.7202/1034553ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Michel Jurdant, *Le Défi écologiste*, Montréal, Éditions Boréal Express, 1984, 428 p.

Michel Gariépy, Institut d'urbanisme, Université de Montréal.

Michel Jurdant est décédé alors que son livre était sous presse : *Le Défi écologiste* prend donc une valeur de testament, testament d'autant plus important que Jurdant était devenu un des protagonistes les plus en évidence d'un mouvement écologiste québécois malheureusement encore en émergence. L'homme avait l'habitude de déranger : par sa dissidence proclamée avec éclat, par sa démission de postes devenus incompatibles avec ses convictions, il voulait non seulement provoquer la réflexion mais aussi proposer des avenues différentes de solution.

L'ouvrage est tout à son image : il constitue une dénonciation percutante, virulente de notre mode de développement. Déployant en cela un mode de pensée tout à fait écologique, Jurdant y aborde tous les enjeux majeurs de notre société et tente de faire ressortir comment ces enjeux sont interreliés et interdépendants : continuer d'aborder sectoriellement et de traiter de façon isolée les problèmes, c'est continuer d'appliquer des cataplasmes qui permettent à cette société de se perpétuer. Or, dit-il, la cause fondamentale et commune à ces problèmes, c'est justement le caractère productiviste de la société, le crédo suprême en la science et la technologie comme solution et instrument de la promotion humaine. La vraie solution pour lui ne peut donc résider que dans un projet révolutionnaire, l'écosociété.

Son effort de réflexion est considérable : le volume comporte six parties subdivisées en 28 chapitres. La plupart se termine par une lettre où il interpelle un parent, un ami, à témoin des idées qu'il avance, ou à l'inverse un porte-parole des courants qu'il dénonce. Dès

la première partie, la société industrielle est caractérisée de « dérégulée, destructive, violente, injuste, énergivore, concentrée, stupide et hideuse » (p. 33). Il montre comment les disparités servent de moteur à notre économie, comment cette dernière nous nourrit d'illusions et gruge notre mode de vie par des « milliers de petits progrès ». Mais cette société est en crise globale, en crise qu'il qualifie d'écologique, puisque nous ne pouvons plus choisir notre milieu de vie, et que nous avons perdu notre autonomie. À l'opposé, il y a l'écologie, science-carrefour potentiellement contestataire et libératrice qui « unifie nature et société » et l'écologisme, mouvement qui doit en découler. Mais il importe, ajoute-t-il, de distinguer l'écologisme, centré sur une alternative de société, des autres grandes tendances de la pensée écologique, tel l'environnementalisme, parce qu'elles sont réformistes. De l'écologie, Jurdant dégage quatre grands principes qui régiront l'écologisme : la diversité, l'autorégulation, l'équité et la justice.

La deuxième partie du livre traite de la destruction croissante des ressources de la nature. Elle prend appui principalement sur le cas du Québec ; le Québec avait une surabondance de ressources, mais des attitudes de négligence et des pratiques de gaspillage l'ont acculé à des pénuries ou à des pollutions majeures. La réponse institutionnelle à ces problèmes vise davantage à résoudre les problèmes de l'industrie que ceux de la société ; elle cherche à transformer les dysfonctions en nouvelles productions rentables. Les politiques mises de l'avant privilégient la valeur marchande des ressources au détriment

de leur valeur d'usage, un thème récurrent de son livre. Peut-être parce que Jurdant a surtout œuvré dans les territoires-ressources au Québec, cette partie véhicule, à mon avis, sa contribution la plus originale ; c'est là que l'alternative écologiste y est la plus crédible.

Dans les troisième et quatrième parties, Jurdant veut démontrer que c'est non seulement la nature, mais toute la vie humaine et les relations entre tous les humains qui sont dégradées par le productivisme. La femme y est maintenue en position d'infériorité parce que ses valeurs de « justice, sagesse, sensibilité, conscience sociale » vont à l'encontre de la société phallocratique. L'enfant, avant d'être programmé par l'école, vit dans une famille réduite à sa plus simple expression, isolé de ses grands-parents, ses alliés naturels d'antan devenus vieillards inutiles. Et chacune des institutions de la société contribue à renforcer ce productivisme, qu'il soit de gauche ou de droite (même si, selon lui, celui de gauche est plus équitable...). Reprenant en cela les thèses bien connues d'Ivan Illich, Jurdant fait ressortir que, parce qu'il produit des biens marchands, le travail salarié, même inintéressant, sera valorisé au détriment du travail libre ou du travail fantôme, producteurs de valeurs d'usage. Le mouvement syndical a contribué au départ à l'amélioration des conditions de la classe ouvrière mais s'est depuis transformé en néo-corporatisme salarial, voué à la protection des droits acquis. La médecine, en maintenant l'illusion que la santé peut s'acheter, participe de cette logique et contribue à détruire la capacité de remettre en cause le système. Sur tout la société productiviste confèrera à l'école une place privilégiée : en développant la capacité d'adaptation du citoyen à la société plutôt que son sens critique, elle y prépare les inégalités de demain. Enfin cette

société ne peut tolérer de territoire autonome ; par le biais des moyens de transport ou, à un niveau plus subtil, des valeurs de la société de consommation, les territoires qui auraient pourtant les ressources suffisantes pour s'autosatisfaire et s'autogérer, sont intégrés dans un réseau de dépendance. Enfin, pour convaincre que « notre progrès est le seul valable pour tous » et assujettir tous les aspects de la vie à l'expertise, la classe technocratique joue un rôle clé ; profitant d'une désaffection de la population pour la chose publique, elle manipule le savoir essentiel à la poursuite du progrès.

Dans la dernière partie, Jurdant intègre les différentes propositions mises de l'avant tout au long du livre au sein de son projet alternatif, celui de l'écosociété ; car la société productiviste ne peut être réformée. Au contraire, l'écologie passe par le rejet de la société de consommation, le refus de croire que la solution à tous les problèmes réside dans la science, et la lutte contre la classe technocratique, l'adversaire principal d'un projet de société alternative. Il propose un programme élaboré pour opérer un virage révolutionnaire, « féminin » vers celle-ci. L'alternative écologiste comprendrait une politique de revenus en fonction des besoins vitaux, une libération et un partage du travail, une emphase sur la qualité plutôt que sur la quantité, une politique de défense populaire non violente basée sur la non-coopération avec l'ennemi... Son livre se termine par un retour sur la situation québécoise où il invite les différents mouvements alternatifs jusqu'à maintenant trop confinés dans leur domaine d'action spécifique à opérer la convergence qui s'impose et à envisager la mise sur pied d'un parti écologiste.

La réflexion de Jurdant intéresse par sa globalité. Malheureusement, peut-être à cause de cette ampleur, elle n'est pas à l'abri d'ambiguïtés, de contradictions

ou de clôtures trop hâtives dans l'argumentation. Même s'il s'en défend, Jurdant emprunte souvent le ton d'un « évangéliste de l'écosociété » : quand il prend soin de discréditer à l'avance ses critiques, et surtout quand il formule son alternative écologiste, où il fait davantage appel à la foi qu'à la compréhension du lecteur. À cet égard, il aurait été utile qu'il démontre plutôt que de postuler comment « sagesse » et « équité » sont des règles de l'écologie. Ne faut-il pas revenir aux conceptions des économistes de la nature du siècle dernier pour retrouver sa conception harmonieuse de la nature ? Même le principe de « diversité » comme garant de la stabilité des écosystèmes est battu en brèche par l'écologie moderne.

D'ailleurs cette « diversité » est difficilement compatible avec le manichéisme qui sous-tend tout le livre. D'un côté il y a la valeur d'échange, de l'autre la valeur d'usage ; au phallocratisme, Jurdant oppose le féminisme ; aux experts, les intellectuels ; au petit Vassili de l'île d'Eubée en Grèce, la tristesse d'une enfance dans le monde moderne ; à l'avoir, l'être. Or de ses mises en parallèle, la dimension diachronique est absente : Jurdant pose comme donné, comme inhérent à chacun des modèles de société, ce qui est le produit de l'interaction de diverses variables. Les mécanismes d'autorégulation, son quatrième emprunt à l'écologie, emprunt qu'il explore insuffisamment à mon avis, apparaissent dans un système pour contrer des tendances qui pourraient compromettre son équilibre : il rejettera pourtant comme réformistes les programmes de régulation non issus du moule de son projet alternatif. La technocratie n'a pas toujours été : elle s'est mise en place dans la foulée du déploiement de l'État et du développement de savoirs spécifiques ; et la crise actuelle remet en question sa prétention à gérer l'économie et chacun des

aspects de la vie. La foi dans l'omnipuissance de la technologie se lézarde de toutes parts : l'enjeu n'est pas dans son simple rejet, mais dans sa maîtrise critique. Le travail au noir se développe en opposition au travail officiel salarié. Et le boycott des valeurs de la société de consommation, le « refus d'embarquer » affichés par ses deux enfants, auteurs d'un chapitre, risquent d'avoir un effet beaucoup plus subversif sur le productivisme que de lui opposer l'écologisme comme seule alternative ; Jurdant n'invoque-t-il pas la thèse de Cohn-Bendit selon laquelle le socialisme présenté comme seule alternative au capitalisme a servi à consolider ce dernier ? Enfin, même s'il dénonce l'emprise de la technocratie, il est difficile de voir comment l'écologisme n'aboutirait pas à un rôle accru de l'État, avec sa multiplicité de droits et d'interdictions, avec une planification écologique par exemple, dont Jurdant a contribué à développer une version québécoise, instrument d'expert, s'il en est un...

Ces réserves n'enlèvent rien cependant à la justesse des critiques et à l'intérêt de nombreuses propositions de Jurdant. Comme tentative de consolider théoriquement les mouvements alternatifs, ces « convergences en gestation », le livre est important pour qui veut comprendre le mouvement écologiste québécois. Mais « le défi écologiste » restera avant tout le manifeste d'un militant. Son apport fondamental aura été d'illustrer l'urgence pour ce mouvement de transcrire ses positions et revendications sur la scène politique du Québec.